



5. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...

Sainte-Beuve

C'est au Caire que l'Orient commence...

Le 2 décembre 1849, Flaubert annonce à sa mère que ses compagnons et lui vont devoir rester tout le mois de décembre au Caire, jusqu'au retour des pèlerins de la Mecque qui doit avoir lieu dans 25 jours environ. Ils en profiteront pour visiter Le Caire « soigneusement ».

« C'est au Caire que l'Orient commence. Alexandrie est trop mélangée d'Européens pour que la couleur locale soit bien pure. Ici au moins on rencontre moins de chapeaux. Nous courons les bazars ». Flaubert y fait ses emplettes. Comme robe de chambre, il y achète une chemise de Nubie qui lui coûte cinquante sols et qui est d'un grand chic ! Les robes de chambre en soie sont à une vingtaine de francs mais un bon cheval coûte 300 francs ! Il court aussi les *caouehs*, les cafés, les baladins, les mosquées, « il y a des farceurs d'un grand mérite qui font des plaisanteries d'un goût plus que léger. Le bazar des esclaves a eu nos premières visites. Il faut voir là le mépris qu'on a pour la chair humaine - le socialisme n'est pas près de régner en Egypte. Je me fonds en admiration pour les chameaux qui traversent les rues, et se couchent dans les bazars entre les boutiques ».

« Nous avons fait cet après-midi une délicieuse course au tombeau des Califes, toute chargée de mosquées du temps des croisades. On a le désert d'un côté, Le Caire et tous ses monuments à vos pieds, et plus loin les prairies du Nil, avec le Nil tacheté de voiles blanches. Les canges ont toutes, deux grandes voiles croisées, ce qui fait ressembler le bateau à une hirondelle volant avec deux immenses ailes. Le ciel était tout bleu, les éperviers tournoyaient, les chameaux passaient, et du haut des minarets en ruines, dont les pierres sont rongées de vieillesse, comme les pans de guenilles déchiquetées par les rats, on voyait les hommes et les bêtes ramper comme des mouches, le tout inondé d'une lumière liquide qui paraît pénétrer la surface de chaque chose et la transparence de l'atmosphère ».

« Dans l'intérieur du Caire, nous ne sortons pas sans ânes. Les rues sont si étroites qu'il n'y a pas moyen d'avoir d'autres montures et la ville est si grande qu'on ne saurait faire une course à pied. Depuis les grands seigneurs jusqu'aux nettoyeurs de pipes, tout le monde trottine sur son baudet. On crie, on se range, on se frôle les uns les autres, on passe et l'on disparaît, le tout sans encombre ni accident. Les maisons font toucher leurs balcons de bois ciselés, on entend des voix chanter de derrière les murs ou bien résonner, de temps à autre, le singulier cri de joie des femmes arabes, qui ressemble une trille de clarinette ».

« Je suis sûr que tu ne *désinquiétudes* pas et que, du matin au soir (et surtout du soir au matin), tu es à te creuser la tête pour imaginer un tas de dangers qui n'ont jamais existé que dans ta cervelle ». Flaubert continue donc de rassurer sa mère en lui annonçant qu'ils allaient « brûler la Basse-Egypte, car il y a encore des marais, restes de l'inondation, qu'il fallait traverser. On y gobe des fièvres et la colique. C'est sans doute un excès de prudence, mais enfin vaut mieux trop que pas assez » [...]. Il enchaîne sur le fait que « les maladies, on les gagne par imprudence » tout en illustrant son propos d'exemples frappants ! « Que dis-tu d'un brave Anglais qui, tout le temps qu'il était en Syrie, faisait 4 repas, mangeait du rosbif et buvait du vin ! On avait beau lui soutenir qu'il allait se tuer, notre homme n'en démordait pas. Quand la fièvre l'empoigna, il ajouta du rhum à son thé et s'imagina de prendre des bains froids pour se calmer le sang. Aussi s'est-il fait claquer comme un pétard à Jérusalem, soutenant jusqu'au dernier moment que le climat était meurtrier et son régime bon [...]. De plus, Maxime a en ce moment un *rheume qui lui est tombé sur l'estomach*. Il a gobé cela sous sa tente de photographie en passant de 47 degrés de chaleur à 15, sans mettre son paletot pour sortir comme je lui avais recommandé »... « Apprends que dans le désert, il n'y ni ophtalmie, ni dysenterie, ni fièvre. *Il n'y a rien* et puis c'est tout... Le seul danger est d'y crever de faim ou de soif quand on n'a pas de provisions. Mais nous avons un drogman parfait,



d'une cinquantaine d'années, Italien aux trois quarts Arabe, drôle, flegmatique, connaissant les coins et recoins de toute l'Égypte, excellent dans tous les marchés que nous faisons et qui, au milieu d'une vingtaine d'Arabes, est curieux à voir. Pour une piastre soit 5 sols, il se chamaille avec eux pendant une heure. Alors, son grand œil s'allume, il gesticule, pâlit, crie et finit par les faire taire. Il est bon cuisinier, nous prie de lui laisser nous faire des plats sucrés, sait empailler les oiseaux, estamper les bas reliefs et fait tous les métiers possibles ».

Saccara, Guiseh, les Pyramides, le Sphinx et aussi Memphis...

A Saccara, Flaubert ramasse dans leur pot des momies d'Ibis qu'il va rapporter. « Quant aux momies humaines, c'est fort difficile à exporter, toutes les antiquités étant arrêtées à la douane. Du reste, si ce n'était pas plus malaisé pour sortir que pour rentrer, l'affaire serait bâclée aisément ». « On ne sort pas ici des tombeaux, des momies, des débris de toute espèce, la terre des environs de Saccara est littéralement composée d'ossements humains. Pour réarranger la bride de mon cheval, mon valet de pied, le *saïs* qui court devant les chevaux, a pris un os en guise d'autre chose. Car le sol en cet endroit est effondré par des souterrains qui étaient des nécropoles.

Puis ce fut Guiseh. « Nous sommes arrivés, à quatre heures du soir, au bas de la colline où se trouvent les Pyramides. C'est là que commence le désert. « J'adore le désert. L'air y est sec et vif comme celui des bords de la mer : rapprochement d'autant plus juste qu'en passant la langue sur sa moustache, on se sale le palais ; on y respire à pleins poumons. Nos chevaux étaient ferrés avec un fer plein (comme un soulier) pour mieux courir sur le sable. Nous les lancions à fond de train, *nous dévorions l'espace*, nous faisons une masse de charges ».

C'est à cheval que Flaubert et Maxime du Camp arrivent au pied du Sphinx. « C'est en voyant cela (qui est indescriptible, il faudrait 10 pages, et quelles pages !), la tête m'a un moment tourné, et mon compagnon était blanc comme le papier sur lequel j'écris. Au coucher de soleil, le Sphinx et les trois Pyramides toutes roses semblaient noyés dans la lumière ; le vieux monstre nous regardait d'un air terrifiant et immobile. Jamais je n'oublierai cette singulière impression. Nous y avons couché trois nuits, au pied de ces vieilles bougresses de Pyramides et franchement c'est chouette. Plus on les voit, plus elles paraissent grandes. Les pierres, qui à vingt pas semblent grosses comme des pavés de rues, ont la taille d'un homme environ et, quand on monte sur elles, cela grandit au fur et à mesure comme lorsque l'on gravit une montagne. Dès le lendemain matin, avant le lever du jour, nous avons commencé l'ascension. Les Arabes qui nous mènent sont si adroits, deux par devant qui vous tirent et deux par derrière qui vous poussent, que l'on est entraîné presque malgré soi. Moi qui n'ai pas le *vent* long, je n'en pouvais plus d'essoufflement quand je suis arrivé en haut. C'est l'affaire d'un petit quart d'heure. Quand j'eus bien respiré et que je commençais à me promener sur la plate-forme, j'aperçois par terre une feuille de papier blanc collée



Photo Maxime du Camp. BNF Gallica 1

avec des épingles, et qu'y avait-il dessus ? HUBERT FROTTEUR [bien connu à Rouen comme scieur de bois frotteur !]. C'était Maxime qui était parti avant moi et qui, sans se reposer, avait monté la Pyramide tant qu'il avait pu pour être arrivé le premier et étaler, à mon insu, cette sublime surprise. Et quand je songe que je l'avais emporté *exprès* de Croisset et que ce n'est pas moi qui l'y ai mise ! Ce gredin avait profité de mon oubli et au fond de mon gibus avait surpris la bienheureuse pancarte ».

« Le reste de la journée a été employé à visiter l'intérieur des Pyramides, les hypogées, les tombeaux où je ne suis pas descendu, de peur de vertige, descente dangereuse d'ailleurs et qui ne récompense pas du mal que l'on se donne ». En bref, Gustave Flaubert n'écrira pas *Le mystère de la grande Pyramide* et ne rencontrera pas Black et Mortimer ! Et pourtant... « Nous avons reçu des Anglais voyageurs sous notre tente. Nous leur avons offert la pipe

et le café et échangé toutes sortes de politesses. Le lendemain, course à cheval dans l'intérieur du désert, photographies, notes. Le vent la nuit donnait des coups dans notre tente comme dans la voile d'un navire. Notre lanterne brûlait suspendue au milieu ; les chevaux, attachés à des piquets, soufflaient. Guiseppe [le drogman] l'écumoire à la main marmittonnait sa cuisine, et autour de leurs feux nos Arabes chantaient des litanies ou écoutaient l'un d'entre eux raconter une histoire. Pour dormir, ils font des trous dans le sable avec leurs mains, et se couchent là, dans ces sortes de fosses, comme des cadavres ».



« À Memphis, nous avons campé au bord d'un lac, dans un bois de palmiers, près du colosse de Sesostris étendu sur le ventre dans la boue. Il ne reste rien de Memphis. Il n'y a que des palmiers, quelques troupeaux de chèvres, une belle herbe verte et, çà et là, quelque pauvre Arabe qui fuit à toutes jambes devant vous quand vous galopez vers lui. Je m'aperçois que les Franks sont fort respectés, nos armes et le souvenir de Napoléon y sont pour beaucoup, mais il faut dire aussi que beaucoup d'officiers de l'armée du pacha sont des Français et que les pauvres diables ne savent jamais à qui ils ont affaire ».

Flaubert. Le champ et le contrechamp...

« Avant-hier le 12, jour de mon anniversaire, nous sommes revenus au Caire par une autre route, en marchant sous les palmiers et sur les bords du Nil, en allant à petits pas pour faire durer le plaisir, aussi avons-nous mis 7 heures pour une route qui en demande quatre [...]. Cela peut te sembler drôle [dit-il à sa mère] mais il y a en Égypte deux choses. L'Égypte de la vallée qui reçoit l'inondation et qui est plus verte que la Normandie et immédiatement à côté, le sable aride, le désert. De sorte que ces deux couleurs tranchent brutalement côté à côté. Dans la même vue, du haut des Pyramides, par exemple, vous voyez des champs, des prairies, des mosquées, et le désert, cette grande polissonne d'étendue qui est violette au soleil levant, grise en plein midi, et rose le soir.

Quelques jours plus tard, le 15 décembre, Flaubert écrit à son frère médecin, Achille, en s'excusant de ne pas être plus proluxe car « nous rentrons le soir passablement échignés et dès que nos notes sont prises, nous tapons de l'œil et c'est tout au plus si j'ai le temps de griffonner à la hâte quelques lignes pour notre pauvre mère ». Il lui évoque le spectacle de ces *étonnantes bâtisses* que sont les Pyramides. « De tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, c'est à coup sûr ce qu'il y a de plus beau. Quant à la vue qu'on découvre de là-haut, je défie qui que ce soit [...] d'en donner une idée. On serre son manteau contre soi, vu que le froid pince fort et on tait sa gueule ». A propos de froid, « il fait froid en Égypte, on y va couvert de flanelles et de paletots. La première chose que l'on vous recommande, c'est de bien vous couvrir, pour éviter les dysenteries qui sont fort dangereuses. A part cela, il y règne peu de maladies, les fièvres sont dans le delta et les ophtalmies n'attaquent guère que les arabes... Ici au Caire on voit quantité de borgnes et d'aveugles. Les enfants des pauvres gens sont littéralement mangés par les mouches ». Les propos de Gustave Flaubert à son frère médecin sont donc plus en phase avec le réel que ceux « rassurants » adressés à leur mère !

Il apprend à son frère que l'on peut satisfaire en Égypte son goût pour l'anatomie humaine. «Quantité de messieurs marchent complètement nus, ce qui fait détourner les yeux des Anglaises. Les drôles sont du reste crânement tournés et outillés. Quant aux femmes, on ne voit rien de la figure, que la poitrine en plein. Dans la campagne, quand elles vous voient venir, elles prennent leur vêtement, se le ramènent sur le visage et pour se cacher la mine, se découvrent ce qu'on est convenu d'appeler la gorge, c'est-à-dire l'espace compris depuis le menton jusqu'au nombril. « Ah j'en ai-t'y vu de ces tétons ! Le téton d'Égypte est très pointu, en forme de mamelle, et n'excite pas du tout ». Ce qui, en revanche, excite Gustave Flaubert « ce sont les chameaux, les vrais, ceux qui ont quatre pattes et traversent les bazars, [ce sont] les mosquées avec les fontaines, [ce sont] les rues pleines de costumes de tous pays, [ce sont] les cafés qui regorgent de fumée de tabac, [ce sont] les places publiques retentissantes de baladins et de farceurs. Il y a surtout cela, ou plutôt c'est de tout cela que ressort une couleur d'enfer qui vous empoigne, un charme singulier qui vous tient bouche bée ». Il lui fait part du destin des Almées qui ont quitté Le Caire pour la Haute-Égypte. Elles ont été remplacées par des Almées mâles, citoyens à métier suspect, habillés en femme et qui se trémoussent de belle façon, d'ailleurs « après-demain nous en ferons venir six dans le jardin de l'hôtel » !



©Jean.Claude.Giblin

Comme au cinéma, le champ et le contrechamp d'une même situation ne sous-entendant aucune égalité ni aucune équivalence entre elles, engendrent inéluctablement le questionnement !



Un peu de géopolitique...

Mais Flaubert rappelle surtout à son frère, oh combien est grand le prestige de la France en Égypte ! La France qui, en décembre 1849, est républicaine depuis le coup d'état de février 1848 ayant mis fin à la Monarchie de Juillet. Cette Seconde République abolira l'esclavage dans les colonies françaises, instituera le suffrage universel pour les hommes... les femmes attendront ! Quant à son Président, Louis Bonaparte, un nouveau coup d'état en date du 2 décembre 1851, fera de lui l'empereur Napoléon III.

« Nous sommes ici sur un excellent pied. Le Pacha-Soliman s'est pris d'une belle affection pour nous et nous voyageons avec une certaine mine. L'Égypte est du reste peuplée de Français, lesquels sont fort heureux de rencontrer des compatriotes avec qui causer des théâtres de Paris et de la politique du jour. Presque toutes les places importantes sont occupées par eux, ou par des Arméniens chrétiens, de sorte que les pauvres diables d'Arabes ne savent jamais à qui ils ont affaire et baissent pavillon devant toute redingote européenne. Du reste, le peuple s'inquiète fort peu de tout ce qui se passe. Il était égyptien sous Mahomet, il redevient turc sous Abbas, il sera anglais quand l'Angleterre se sera emparé de l'Égypte, ce qui arrivera un de ces matins. [A dire vrai] il restera le même, se moquant de tout, flâneur, amateur de drôleries, de mascarades et de processions. Le fellah, tout nu, laboure les champs avec un hoyau et s'arrête pour voir passer, tout comme les bons paysans de France. Le Bédouin s'amuse à se faire raconter des gaudrioles. Se branle la tête en récitant sa prière, et floue gravement le bourgeois en buvant son café d'un air antique ».

La Haute Égypte... Préparatifs

Flaubert rassure, une fois de plus, sa mère. « Le soleil s'est enfin décidé à me culotter la peau, je passe au bronze antique (ce qui me satisfait), j'engraisse (ce qui me désole), ma barbe pousse comme une savane d'Amérique. Je dors des douze heures de suite sans me réveiller, enfin j'ai l'air d'un *vieux roquentin*, d'un vieux mâtin. J'ai une bonne boule et suis satisfait de moi. Quant à la vanité, rassure-toi, pauvre vieille ; je ne suis pas encore ivre d'encens et je crois qu'au retour je ne ferai pas semblant de ne pas te reconnaître [...]. Le 1^{er} février, nous nous mettrons dans une belle cange que nous avons louée avec 10 marins à bord (chaque homme 15 francs par mois) et des lettres de recommandation pour tous les gouverneurs. Il n'y aurait même rien d'étonnant à ce que Soliman-Pacha nous accompagne une partie du voyage (ce qui nous dérangerait un peu par parenthèse). Nous aurons sur notre bateau une masse de pipes, force tarbouch, chibouk et tarabouck qui est une sorte de tambour, etc. etc. ».

« Nous remonterons le Nil pendant 6 semaines, après quoi nous-mêmes le descendrons et reviendrons [au Caire]. Tout ce voyage de la Haute-Égypte est excessivement facile et sans le moindre danger d'aucune espèce, surtout en cette saison où les chaleurs sont loin d'être excessives. A entendre en France certains gens, l'Égypte est un véritable four [...]. Aussi voici l'inventaire de ce que je porte sur le corps : ceinture de flanelle, chemise de flanelle, caleçon de flanelle, pantalon de drap, gros gilet, grosse cravate et paletot par-dessus ma veste le soir et le matin. Je suis rasé et porte le tarbouch rouge avec les deux petits bonnets blancs en dessous. Sur le Nil, nous ne prendrons pas le costume égyptien. Celui de l'Europe étant plus respecté, nous le garderons. Tout ce qui est officier, militaire, ou employé de l'administration porte la redingote de Constantinople, c'est-à-dire la nôtre, avec le tarbouch ».

« Adieu, pauvre vieille mère, unique chérie de mon cœur, écris-moi de longues lettres toujours *jusqu'à nouvel ordre* au Caire. Tu peux mettre sur l'enveloppe « Aux soins de M. Le Consul de France au Caire ».

À suivre...

Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p 542-555.
2. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N°3126, p 107-138.
3. Herbert R. Lottman. Vers l'Orient avec Du Camp. 1989. Ed. Fayard, p 134-144.